

SILVIA DI DONATO

## Les trois traductions latines de la *Météorologie* d'Avicenne : notes pour l'histoire du texte\*

Les trois branches de la tradition par laquelle la traduction de la *Météorologie* du *Šifā'* d'Avicenne<sup>1</sup> a été transmise au monde latin — c'est un fait acquis — sont indépendantes l'une de l'autre et se distinguent du point de vue de la chronologie, des traducteurs et des savants impliqués, du projet intellectuel donnant l'impulsion aux traductions et de leur fortune<sup>2</sup>.

\* Cette contribution contient le développement d'une communication que j'ai présentée au colloque *A Crossroad between East and West. The Latin Mediaeval Translations of the Kitāb al-Šifā'* (*Book of the Cure*) of Ibn Sīnā (Avicenna), Pise 2015. Elle naît de la collaboration avec Jean-Marc Mandomio concernant l'étude et l'édition du texte de la *Météorologie* d'Avicenne, d'après la version latine conservée dans le manuscrit Urb. Lat. 186 (voir *infra*) et l'original arabe, en complément des séminaires tenus par ce dernier à l'École Pratiques des Hautes Études (Paris). Je tiens à remercier les éditeurs et les réviseurs de leur aide et de leurs suggestions, et Dr. Marie-Odile Volpoët d'avoir revisé le français de cet article.

<sup>1</sup> *Šifā'*, deuxième somme (consacrée à la Philosophie naturelle), cinquième partie en deux livres, *Sur les minéraux et les manifestations élevées* (ci-dessous, les références à l'ouvrage sont abrégées ainsi : 2, V, I/II, ch.). IBN SĪNĀ, *Al-Šifā'*, *al-Tabī'iyāt*, *al-Ma'ādin wa-l-Ātār al-ulwiyya*, éds. A. MUNTAŞİR, S. ZAYID, A. ISMĀ'IL, I. MADKŪR, Le Caire 1965.

<sup>2</sup> Les données saillantes à propos de la traduction de la *Météorologie* du *Šifā'* se trouvent éparsillées dans des publications diverses, de l'édition du *De congelatione et conglutinatione lapidum* par Holmyard et Mandeville (voir *infra*), à l'introduction à l'ensemble de la tradition qui précède le répertoire des manuscrits de l'*Avicenna latinus* par M. T. d'Alverny. Elles ont été récemment récapitulées et organisées par J.-M. MANDOSIO, C. Di MARTINO, *La "Météorologie" d'Avicenne (Kitāb al-Šifā' V) et sa diffusion dans le monde latin*, dans A. SPEER, L. WEGENER éds., *Wissen über Grenzen: arabisches Wissen und lateinisches Mittelalter*, De Gruyter, Berlin 2006, pp. 406-424 ; J.-M. MANDOSIO, *Follower or opponent of Aristotle ? The critical reception of Avicenna's Meteorology in the Latin world and the legacy of Alfred the Englishman* (à paraître), à propos notamment de la réception par Alfred de Sareshel (voir *infra*; je remercie Jean-Marc Mandomio de m'avoir permis de lire sa contribution avant la publication). Voir également, A. BERTOLACCI, *A Community of Translators: The Latin Medieval Versions of Avicenna's Book of the Cure*, dans C. J. MEWS, J. N. CROSSLEY éds., *Communities of Learning: Networks and the Shaping of Intellectual Identity in Europe, 1100-1500*, d. C., Brepols, Turnhout 2011, pp. 37-54.

Le contenu de la *Météorologie* d'Avicenne ne rentre pas dans la perspective du présent article. Afin de fournir les repères essentiels, il convient juste de rappeler sommairement que l'auteur organise les deux livres de son traité en se basant sur la distinction, d'abord, entre les deux zones du monde sublunaire où les phénomènes ont lieu : la terre et ce qui est au-dessus de la terre. En analysant donc respectivement ce qui se passe à la surface de la terre, dans le premier livre, et puis, dans le deuxième livre, les phénomènes météorologiques qui se produisent au-dessus de la terre, le texte d'Avicenne procède de manière 'ascendante' selon l'ordre des quatre éléments, en allant de la terre au feu.

En prenant comme point de départ les études des spécialistes, le propos du présent article est de considérer les vicissitudes de la tradition de la *Météorologie* non pas dans l'optique de parcourir la réception latine de l'œuvre d'Avicenne et notamment des livres naturels du *Šifā'*, mais en tant qu'élément de la tradition pouvant en mettre en lumière des aspects saillants. Le caractère discontinu de la réception de la *Météorologie*, du point de vue chronologique et également sur le plan des intentions spécifiques et des circonstances qui ont constitué le terrain où chacune des diverses phases de réception s'est produite, est l'élément historiquement et philologiquement clé qui constitue le point d'appui de l'analyse.

L'étude vise donc en premier lieu à distinguer, analyser et contextualiser les circonstances spécifiques, les caractéristiques philologiques marquantes ainsi que les buts textuels et philosophiques qui ont motivé l'activité des protagonistes de chacune des phases de réception de la *Météorologie*. Ces données prennent une place importante dans la discussion détaillée visant à vérifier les différentes hypothèses d'attribution de la traduction anonyme du *De diluvio* (voir *infra*) et dans l'analyse de la troisième étape de réception, où une attention particulière est consacrée à la présentation du manuscrit qui la conserve et au rapport entre le texte latin et l'original arabe.

Le tableau qui se dégage de cette analyse met en lumière le caractère discontinu de la réception, de la *Météorologie* et du *Šifā'*; c'est un aspect significatif qui permet d'interpréter la tradition et, entre autre, de clarifier la situation de l'ouvrage d'Avicenne dans le cadre des traductions tolédanes du XII<sup>e</sup> siècle. Il consent aussi de confirmer le rôle d'Avicenne et de son œuvre comme autorité de l'aristotélisme dont la lecture aide à la compréhension des sources anciennes, et enfin de saisir le reflet articulé d'un milieu intellectuel dynamique où les protagonistes — c'est-à-dire les traducteurs — partageaient l'accès aux mêmes lectures philosophiques tout en étant motivés par des intérêts et des intentions doctrinales différentes.

Les deux premières étapes de l'histoire du texte latin de la *Météorologie* sont chronologiquement et géographiquement concomitantes avec la traduction d'une importante partie du *Šifā'* faite à Tolède après les années 1160, essentiellement par Dominicus Gundissalinus (ca. 1110 - ca. 1190) et Abraham Ibn Dawud (ca.

Pour le détail du contenu je renvoie au schéma dans MANDOSIO, Di MARTINO, *La "Météorologie" d'Avicenne* cit., pp. 421-422. J.-M. Mandosio a consacré une analyse détaillée à l'organisation du matériau météorologique de la part d'Avicenne, entre la quatrième partie de la philosophie naturelle (*Sur les actions et les passions*) et les deux livres de la cinquième (*Sur les minéraux et les manifestations élevées*) dans sa communication au colloque *A Crossroad between East and West. The Latin Mediaeval Translations of the Kitāb al-Šifā'* (*Book of the Cure*) of Ibn Sīnā (Avicenna), Pise 2015; une présentation approfondie se trouve dans l'article du même auteur *Follower or opponent* cit.

1110-1180 ; c'est à ce dernier que revient le rôle principal dans l'impulsion qui a donné lieu à la réception latine de l'œuvre d'Avicenne<sup>3</sup>). L'introduction, une partie de la Logique (*Isagogé* et une partie des *Seconds analytiques*), une partie de la *Physique*, le *De anima* et la *Métaphysique* furent traduites en latin. Néanmoins les deux versions partielles de la *Météorologie* sont indépendantes de cette entreprise, elles se démarquent notamment par le fait que l'œuvre d'Avicenne en tant que telle n'était pas le véritable objectif des traducteurs ni de leurs proches interlocuteurs. Dans les deux cas, il s'agissait de traductions fonctionnelles, qui rendaient de fait accessible un texte devant servir en première instance à la compréhension et à l'étude d'autres sources. Si la réception de l'ouvrage d'Avicenne peut être vue comme l'un des deux axes parallèles du mouvement de traduction ayant pris forme à cette époque, les premières versions de la *Météorologie* pourraient être qualifiées d'une sorte de tradition directe dont la réception a été indirecte, du point de vue de l'intention et des circonstances spécifiques dans lesquelles les traductions ont été produites.

1) L'histoire textuelle du *De mineralibus*, par Alfred de Sareshel, est désormais bien connue<sup>4</sup>. Accomplie vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, cette traduction est l'aboutissement d'une opération éditoriale délibérée où des extraits du livre I de la *Météorologie* du Šifā' — le premier chapitre sur l'origine des pierres et des montagnes (Šifā' 2, V, I, ch. 1) et le cinquième chapitre sur les minéraux et les métaux (Šifā' 2, V, I, ch. 5) — venaient combler une lacune dans l'œuvre d'Aristote et par conséquent dans sa doctrine. La rédaction détaillée d'Avicenne restituait, dans l'interprétation et l'intention du traducteur-compilateur, la théorie des minéraux, au sujet de leur nature et de leurs différentes espèces, que le Stagirite annonce à la fin du livre III des *Météorologiques* sans toutefois l'aborder. Le traducteur agit ici en philologue,

<sup>3</sup> Voir en particulier S. VAN RIET, P. JODOGNE, *Avicenna Latinus. Codices. Codices descriptis M.-T. d'Alverny. Addenda collegerunt S. Van Riet et P. Jodogne*, Peeters Publishers, Leuven 1994, p. 4 ss., et les études récentes de A. FIDORA, *Ein philosophischer Dialog der Religionen im Toledo des 12. Jahrhunderts: Abraham Ibn Daud und Dominicus Gundissalinus*, dans Y. SCHWARTZ, V. KRECH éds., *Religious Apologetics - Philosophical Argumentation*, Mohr Siebeck, Tübingen 2004, pp. 251-266 ; C. BURNETT, *Arabic into Latin in the Middle Ages: The Translators and their Intellectual and Social Context*, Ashgate, Farnham-Burlington 2009 ; A. BERTOLACCI, *The reception of Avicenna in Latin medieval culture*, dans P. ADAMSON éd., *Interpreting Avicenna. Critical Essays*, Cambridge University Press, Cambridge 2013, pp. 242-269 ; G. FREUDENTHAL, *Abraham Ibn Daud, Avendauth, Dominicus Gundissalinus and Practical Mathematics in Mid-Twelfth Century Toledo*, « Aleph », 16/1, 2016, pp. 61-106.

<sup>4</sup> En ce qui concerne cette étape de réception, l'analyse des modes, des aspects clé et de l'approche aux sources de la part de son protagoniste est menée dans le détail par MANDOSIO, *Follower or opponent* cit. Voir aussi MANDOSIO, Di MARTINO, *La "Météorologie" d'Avicenne* cit. ; E. J. HOLMYARD, D. C. MANDEVILLE, *Avicennae de congelatione et conglutinatione lapidum being Sections of the Kitāb al-Šifā'*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris 1927 ; E. RUBINO, *Alfredo di Shareshill editore della meteorologia aristotelica*, « Giornale critico della filosofia italiana », 94, 2015, pp. 496-479.

extrapolant et adaptant le texte qu'il estimait être d'Aristote, et reconstituant ainsi son état 'originel' tel qu'il aurait été conservé chez Avicenne, reconnu comme maître de l'aristotélisme et interprète du Stagirite<sup>5</sup>.

L'activité de traducteur d'Alfred s'est concrétisée dans la traduction des parties de la philosophie naturelle portant sur les minéraux et les plantes. Elle se situe en continuité avec l'entreprise de traduction gravitant autour de Gérard de Crémone et suivant un programme cohérent qui, en ce qui concerne la philosophie, visait à l'acquisition des œuvres d'Aristote et de certains de ses commentateurs dont la lecture devait être utile à la compréhension des écrits du Stagirite. En outre, elle correspond au principal domaine d'intérêt et de connaissance d'Alfred, qui s'intéressait aux *libri naturales* et notamment à la science météorologique<sup>6</sup>. L'élément qu'il est intéressant de remarquer et de souligner est que la traduction du *De mineralibus* est le résultat et révèle la riche coprésence d'apports concourants autour du programme de traduction tolédan : si l'intention qui a motivé cette version n'a nullement été en relation directe avec celle de la réception d'Avicenne, l'œuvre de ce dernier avait pris sans doute une place de premier plan en tant que corollaire à la lecture d'Aristote et des anciens, parmi les sources qui constituaient les lectures philosophiques des savants juifs et arabes de l'époque, et qui étaient disponibles à Tolède, accessibles aux Latins connaissant l'arabe et en partie en train d'être traduites<sup>7</sup>.

<sup>5</sup> Le même type d'opération concerne l'autre traduction d'Alfred, celle du *De plantis* pseudo-aristotélicien, faite à partir de la version arabe du *De vegetabilibus et plantis* de Nicolas de Damas, qui a été reçue comme étant l'ouvrage d'Aristote. La production d'Alfred comprend les deux traductions : *De mineralibus* et *De plantis*, œuvres desquelles il a composé des commentaires (il a peut-être existé un autre commentaire perdu sur le *De generatione et corruptione*, cf. *Nicolaus Damascenus de Plantis Five Translations*, éds. H. J. DROSSAART LULOFF, E. L. J. POORTMAN, North-Holland Publishing Company, Amsterdam - Oxford - New York 1989, p. 469) et l'écrit originel *De motu cordis*. C. BAEUMKER éd., *Des Alfred von Sareshel (Alfredus Anglicus) Schrift de Motu cordis*, Aschendorff, Münster 1923 ; R. J. LONG, *Alfred of Sareshel's Commentary on the Pseudo-Aristotelian De plantis: A Critical Edition*, « Mediaeval studies », 47, 1985, pp. 125-167 ; Nicolaus Damascenus de Plantis cit., p. 468 ss. ; RUBINO, *Alfrēdo di Shareshill editore della meteorologia aristotelica* cit. ; MANDOSIO, *Follower or opponent* cit. ; cf. l'article de Elisa Rubino dans le présent volume.

<sup>6</sup> Cf. C. BURNETT, *The Coherence of the Arabic-Latin Translation Program in Toledo in the Twelfth Century*, « Science in Context », 14, 2001, pp. 249-288.

<sup>7</sup> C. Burnett suggère que Alfred, de même que Michel Scot après lui, ait travaillé à partir du manuscrit du *Šifā* d'Abraham ibn Dawud. Cf. BURNETT, *The Coherence of the Arabic-Latin Translation Program* cit., p. 264. En ce qui concerne la question de l'ampleur et des traces de la réception d'Avicenne chez les savants juifs médiévaux, plusieurs plans d'analyse en constituent la complexité : de la disponibilité des textes et des manuscrits à la question linguistique de l'accès aux sources par les savants juifs de différents milieux géographiques et de différentes époques, des auteurs montrant une dépendance doctrinale aux traces pouvant être qualifiées d'influence indirecte. Voir G. FREUDENTHAL, M. ZONTA, *The reception of Avicenna in Jewish cultures, East and West*, dans ADAMSON éd., *Interpreting Avicenna* cit., pp. 214-241 et notamment la récente étude (et les indications bibliographiques) par EID., *Avicenna among mediaeval Jews*, « Arabic Sciences and Philosophy », 22/2, 2012, pp. 217-287 ; une réponse critique apportant un complément d'analyse a été publiée par S. HARVEY, *Some notes on 'Avicenna among mediaeval Jews'*, « Arabic Sciences and Philosophy », 25, 2015, pp. 249-277.

Grâce aux liens et au contexte dans lequel il a opéré, Alfred a pu acquérir une connaissance approfondie du *Šifā*<sup>8</sup> où puiser, comme source de la tradition aristotélicienne. Et c'est en raison de cette compétence, témoignée par son activité de rédaction et de traduction, et de l'utilisation qu'il a fait de cette source que certains spécialistes (notamment M. T. d'Alverny) ont suggérée de lui attribuer également l'autre traduction partielle de la *Météorologie* du *Šifā*<sup>9</sup>.

2) Le dernier chapitre du second livre de la *Météorologie* du *Šifā*, consacré aux « Événements remarquables qui se vérifient dans le monde », a fait l'objet d'une traduction anonyme, transmise sous le titre de *De diluvii in Timaeum Platonis*<sup>10</sup>. Le renvoi au *Timée* est explicite dans l'ensemble des onze manuscrits conservés de la traduction<sup>11</sup> laquelle se présente donc comme une lecture de support, expressément exploitée pour élucider une source majeure : le dialogue de Platon dont la doctrine cosmologique était connue en latin depuis le IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle, grâce à la traduction partielle et au commentaire de *Calcidius* (17a-53c), et servait d'assise aux connaissances des auteurs du XII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

Le chapitre du *Šifā* en question correspond au chapitre 14 du premier livre des *Météorologiques* d'Aristote, où est abordée la question des cycles d'interversion des terres et des mers, du devenir des terres et des populations, du changement naturel, de l'excès de pluies « à la manière du déluge »<sup>13</sup>, qui fait que ce ne

<sup>8</sup> Cf. MANDOSIO, *Follower or opponent* cit.

<sup>9</sup> D'ALVERNAY, *Avicenna Latinus : codices*, p. 6. On reviendra plus loin sur la question de l'anonymat de cette traduction.

<sup>10</sup> Le texte a été publié, d'après le manuscrit de bibliothèque Colbertina (voir ci-dessous) par M. ALONSO ALONSO, *Las traducciones de Juan Gonzalez de Burgos y Salomon*, « Alandalus », 14, 1949, pp. 291-319. Une édition critique est en cours de préparation par Dag N. Hasse.

<sup>11</sup> Naples, Biblioteca nazionale, ms. XI.AA.49 (2), Liber V Naturalium (XVI<sup>e</sup> s.) ; Cité du Vatican, ms. Vat. Lat. 725, ff. 36v-37r (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.) ; Cité du Vatican, ms. Vat. Lat. 4426, f. 1r-1v (XIV<sup>e</sup> s.) ; Graz, Universitätsbibliothek, ms. 482, ff. 241v-242r (XIII<sup>e</sup> s.) ; Erfurt, Stadtbibliothek, ms. Amplon. Q. 15, f. 49r-49v (XIV<sup>e</sup> s.) ; Munich, Bayerische Staatsbibliothek, ms. CLM. 8001, f. 26r-26v (XIII<sup>e</sup> s.) ; Nuremberg, Stadtbibliothek, ms. Cent. V. 21, f. 181v (XIV<sup>e</sup> s.) ; Cordoue, Biblioteca Colombina, ms. 5.6.14, ff. 92v-93r (XIII<sup>e</sup> s.) ; Cracovie, Jagiellonian Library, ms. 1718, ff. 225v-226r (XIII<sup>e</sup> s.) ; Chicago, Newberry Library, ms. 23 (olim Melk, Klosterbibliothek, 529), ff. 181v-182r (XIV<sup>e</sup> s.) ; Palerme, Biblioteca comunale, ms. Qq. G. 31, ff. 199v-201r (1454, paraphrase?).

<sup>12</sup> Le dialogue avait été partiellement traduit aussi par Cicéron (27d-47b). Cf. I. CAIAZZO, *The Four Elements in the Work of William of Conches*, dans B. OBRIST, I. CAIAZZO éds., *Guillaume de Conches : Philosophie et Science au XIIème siècle*, SISMEL-Editioni del Galluzzo, Firenze 2011, pp. 3-66 ; EAD., *La materia nei commenti al Timeo del secolo XII*, « Quaestio », 7, 2007, pp. 245-264 ; T. LEINKAUF, C. STEEL éds., *Plato's Timaeus and the Foundations of Cosmology in Late Antiquity, the Middle Ages, and Renaissance*, Leuven University Press, Leuven 2005.

<sup>13</sup> ARISTOTE, *Météorologiques*, I, 14, 351a20. ARISTOTE, *Météorologiques*, trad. J. GROISARD, Flammarion, Paris 2008.

sont « pas toujours les mêmes lieux de la terre qui sont secs ou humides »<sup>14</sup>. Le texte aristotélicien constitue le point de départ de l'argumentation d'Avicenne, laquelle n'en est pas pour autant une simple reprise ou un commentaire ; elle est beaucoup plus ample et c'est dans le texte, les thèmes et la perspective cosmologique et métaphysique du *Timée* qu'elle trouve un écho : « Bien des fois et de bien des manières, le genre humain a été détruit, et il le sera encore. Les catastrophes les plus importantes sont dues au feu et à l'eau, mais des milliers d'autres causes provoquent des catastrophes moins importantes. [...] Les corps qui, dans le ciel, accomplissent une révolution autour de la terre sont soumis à une variation (*parallaxis*) qui se reproduit à de longs intervalles ; ce qui se trouve à la surface de la terre est alors détruit par un excès de feu. À ces moments-là, tous les êtres humains qui sont établis sur des montagnes et en des lieux élevés ou secs périssent [...] Quand, en revanche, les dieux, pour purifier la terre, provoquent un déluge, ce sont les habitants des montagnes qui sont épargnés »<sup>15</sup>.

Après avoir décrit la nature d'un déluge, qui est précisément « la victoire d'un des quatre éléments sur le quart habitable de la terre » — malgré le fait que le plus connu soit le déluge d'eau et que par conséquent ce soit ce dernier que le terme désigne par simplification —, Avicenne décrit la manière dont un déluge se produit : par une conjoncture astrale particulière et des causes accidentielles, telles que des vents ruineux, pour les déluges d'air, ou l'ignition soudaine de vents forts, pour les déluges de feux. Or, ces phénomènes peuvent provoquer la disparition des terres habitables et l'extinction des êtres animaux et des plantes. L'affirmation de cette conséquence sert à l'auteur de transition pour aborder le thème qui occupe la suite du chapitre : la majeure partie de cette unité — presque deux tiers — est consacrée au discours sur la possibilité de génération spontanée des espèces animales, à la suite d'évènement catastrophique tel qu'un déluge<sup>16</sup>.

<sup>14</sup> ARISTOTE, *Météorologiques*, I, 14, 352a32.

<sup>15</sup> PLATON, *Timée*, 22c-23b. PLATON, *Timée*, trad. L. BRISSON, Flammarion, Paris 2001<sup>5</sup>. *Parallaxis* désigne ici « un phénomène astronomique qui se produit à intervalles réguliers et qui se situe dans le cours normal des choses, même s'il provoque des catastrophes », cf. n. 59, p. 226. — Le thème des changements et des exterminations dues aux inondations et autres cataclysmes revient également dans les *Lois* (III, 677a-b), à propos de l'origine des constitutions politiques.

<sup>16</sup> Cf. A. BERTOLACCI, *Averroes against Avicenna on Human Spontaneous Generation: The Starting-Point of a Lasting Debate*, dans A. AKASOY, G. GIGLIONI éds., *Renaissance Averroism and Its Aftermath: Arabic Philosophy in Early Modern Europe*, Springer, London 2013, pp. 37-54 ; D. N. HASSE, *Spontaneous generation and the ontology of forms in Greek, Arabic and medieval Latin sources*, dans P. ADAMSON éd., *Classical Arabic Philosophy: Sources and Reception*, The Warburg Institute - Nino Aragno, London - Torino 2007, pp. 150-175. — Le chapitre et l'argument d'Avicenne se concluent avec un parallèle illustratif portant sur la nature et la manifestation ou l'absence, durant de longs intervalles de temps, des qualités artistiques chez les hommes, pour montrer comment une caractéristique peut exister sans avoir toujours existé et alors qu'elle ne s'est pas manifestée pendant de longues générations (cf. IBN SÍNÁ, *Al-Šifā'*, 2, V, II, ch. 6, p. 79).

Avicenne admet la possibilité qu'en conséquence d'une rare configuration céleste et d'une disposition des éléments spécifiques, qui ne se produit que dans des laps de temps très longs, « il n'est pas contestable que les animaux et les plantes, ou certaines de leurs espèces, disparaissent et puis viennent à l'être [à nouveau] par génération [spontanée] sans reproduction. En effet, aucune démonstration n'empêche l'existence et l'innovation des choses après leur extinction, par génération [spontanée], sans reproduction. Plusieurs animaux adviennent par génération [spontanée] et reproduction, et également les plantes »<sup>17</sup>. En effet, c'est un mélange donné qui constitue le fondement des choses existantes, et en dernière instance ce sont les éléments, par leur composition, selon des conditions et des proportions particulières. Si ce mélange se produit, le rôle de protection de l'utérus est superflu (« il ne fait rien si ce n'est que retenir, combiner et accomplir »<sup>18</sup>); et dans ces circonstances extraordinaires, l'action formative peut venir de l'action directe du *Dator formarum*.

Comme dans le cas du *De mineralibus*, c'est le rapport avec une source ancienne, beaucoup plus que la paternité avicennienne, qui est le trait distinctif de ce texte et la motivation de sa traduction latine. En effet, le chapitre du *Šifā'* représente un approfondissement remarquable touchant à des questions physiques et cosmologiques que les lecteurs latins connaissaient à partir du *Timée*, la source primaire de la doctrine de l'origine du monde, des principes des êtres, de la structure de la réalité matérielle et de la nature humaine. Et c'est en remplissant cette fonction de corollaire et de développement que la traduction se trouve dans les manuscrits qui la conservent, sans qu'aucun rapport avec le reste de l'œuvre d'Avicenne en tant que telle ne vienne la caractériser d'une manière quelconque. L'attribution même à Avicenne, dans les manuscrits, est absente ou a été ajoutée postérieurement (c'est le cas dans trois manuscrits). La mention et les citations du *De diluviis* par Albert le Grand représentent le seul témoignage indirect connu de la traduction latine anonyme et de l'attribution explicite à Avicenne<sup>19</sup>. Cependant, contrairement au *De mineralibus* qui a été attribué à Aristote, cette circonstance n'a pas donné lieu à une distorsion ou une confusion dans l'histoire du texte du *De diluviis*. Le témoignage d'Albert

<sup>17</sup> IBN SīNĀ, *Al-Šifā'*, 2, V, II, ch. 6, pp. 76-77.

<sup>18</sup> IBN SīNĀ, *Al-Šifā'*, 2, V, II, ch. 6, p. 77.

<sup>19</sup> Les références se trouvent dans I et II *De creaturis* (cf. ALONSO ALONSO, *Las traducciones cit.*, p. 305, note 1), et aussi dans le *De causis proprietatum elementorum* I, tract. 2, cap. 13. Le *De diluviis* est également l'une des sources du pseudo-Albert *De secretis mulierum*, composé vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou le début du XIV<sup>e</sup>: l'ouvrage y est mentionné explicitement avec ce titre, sous le nom d'Avicenne. Cf. *El De secretis mulierum atribuido a Alberto Magno. Estudio, edición crítica y traducción*, éd. J. P. BARRAGÁN NIETO, Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales, Porto 2012 (Textes et études du moyen âge, 63), p. 328.

le Grand supporte les indices codicologiques venant des manuscrits et sert à établir un terme *ante quem* de la traduction qui doit sans doute avoir été faite avant les années 1250-1260. Cela n'aide pas significativement à la datation car la fourchette chronologique reste assez large, mais signifie que la version n'a pas de relation avec la troisième étape de la réception d'Avicenne, dont il sera question plus loin et qui a occupé le dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle.

Des indices plus précis peuvent être distingués en abordant la question de l'anonymat de cette traduction. Il convient d'anticiper que le but des observations que j'avance ci-dessous est premièrement de mettre en lumière la ‘complexité d'un cas simple’ et de dégager ce qu'il est important de remarquer en parcourant les hypothèses d'attribution, sur la base de l'interprétation des données relevées. Cela au-delà du simple fait d'assigner un nom d'auteur à une traduction, comme une sorte d'étiquette d'attribution qui ne porte pas à terme en soi la tâche véritablement significative de décrire le système de relations dans lequel la traduction a été produite.

L'anonymat de notre version n'est pas un cas exceptionnel, parmi les traductions latines du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle. Des hypothèses d'attribution la reconduisent à l'une ou l'autre des figures de traducteurs connues qui ont eu un lien quelconque avec l'œuvre d'Avicenne et sa réception : Alfred de Sareshel d'une part et Dominicus Gundissalinus de l'autre. Puisque les indices que l'on relève dans le but d'identifier un auteur médiéval — ou un traducteur, comme dans notre cas spécifique — ne sont pas des preuves, mais sont plutôt des points d'appuis pour un exercice d'interprétation, j'essaierai de discuter et de vérifier ces deux hypothèses en croisant les données historiques et textuelles qu'on peut mettre à profit.

La tradition manuscrite du *De diluvii*, d'après les œuvres avec lesquelles il a été copié ou transmis, ne fournit pas d'indices véritablement significatifs, mis à part le lien avec le contexte de traduction tolédan d'une très large partie des œuvres copiées dans les *codices*. Il semble que ce texte était lu non seulement dans une perspective physique et ontologique, mais aussi gnoséologique. En effet, il apparaît, sans que cela surprenne, dans des recueils d'ouvrages de philosophie naturelle, il côtoie des traités sur les principes de la nature et sur la complexion et la mixtion (comme le traité *De principiis naturae* de Saint Thomas), ainsi que le *De secretis mulierum*, d'Albert, le *De unitate et uno* de Gundissalinus, mais aussi le commentaire sur les *Meteorologica* d'Alfred de Sareshel et son *De motu cordis*; le *De diluvii* se trouve aussi régulièrement copié avec des écrits de noétique tels que le *De intellectu* de Fārābī, d'Alexandre et d'al-Kindi, l'écrit *De plurificatione potentialis intellectus* de Gilles de Rome, et le *De intellectu et intelligibili* d'Albert le Grand.

La littérature spécialisée souligne unanimement le fait que le trait caractéristique de l'activité de traduction et de la production de Dominicus

Gundissalinus<sup>20</sup> est représenté par l'intérêt pour les sources de la tradition arabe, et notamment judéo-arabe, de la philosophie, sous la possible influence d'Abraham ibn Dawud, plutôt que pour la transmission de l'héritage grec à proprement parler à travers les traductions arabes qui le conservaient. Cet aspect se manifeste clairement dans son activité de traducteur : c'est dans ce sillon de sources et d'intérêts, venant intégrer l'éducation qu'il avait reçue dans ses années d'études dans les *studia* français et notamment à Chartres, que se développe la personnalité philosophique de Gundissalinus et il se démarque comme figure de référence dans la réception de cette même tradition intellectuelle judéo-arabe.

Les traités philosophiques qui lui sont attribués — *De scientiis*, *De divisione philosophiae*, *De anima*, *De unitate et uno*, *De processione mundi* — montrent les liens théoriques étroits entre ses intérêts portant sur la psychologie, l'ontologie, la cosmologie et la logique, son œuvre originelle et ses traductions. Notamment, les doctrines du *Timée* de Platon sont les références de la problématique ontologique et cosmologique de Gundissalinus, qu'on trouve abordée en particulier dans ses *De unitate et uno* et *De processione mundi*, où il se penche entre autre sur les questions de l'ordre et de la composition des éléments, de la dérivation cosmogonique et de la causalité divine. La réception de sources étrangères à la tradition latine représentée par la traduction partielle du *Timée* accompagnée du commentaire de Calcidius — autorités philosophiques puisant dans la tradition juive et arabe, respectivement représentées par le *Fons Vitae* de Shlomo Ibn Gabirol et par la *Métaphysique* du Šifā' d'Avicenne, que Gundissalinus a traduit en latin — pourrait inclure de manière tout à fait cohérente la traduction du *De diluviis*. Cette traduction, venant compléter la connaissance et la compréhension de la lecture du *Timée*, devrait alors être située aux alentours des années 1162-1180, pendant le séjour de Gundissalinus à Tolède et l'entreprise de traduction du Šifā' ,

<sup>20</sup> Il traduisit, on le rappelle, des écrits d'al-Kindī, d'al-Fārābī et probablement d'Isaac Israeli, le *Fons vitae* d'Ibn Gabirol, les *Intentions des philosophes* (*Maqāṣid al-falāṣifa*) d'Al-Ġazālī, autre, bien entendu, la *Métaphysique* du Šifā' , une partie de la *Logique* (sur la démonstration), la *Physique* (livres I à III) et le livre sur l'âme. Cf. D. N. HASSE, A. BÜTTNER, *Notes on Anonymous Twelfth-Century Translations of Philosophical Texts from Arabic into Latin on the Iberian Peninsula* (à paraître ; je remercie Dag Hasse de m'avoir envoyé l'article avant la publication) ; D. N. HASSE, *Avicenna's De Anima in the Latin West*, The Warburg Institute - Nino Aragno, London - Torino 2000 ; BURNETT *Arabic into Latin* cit. ; N. POLLONI, *Elementi per una biografia di Dominicus Gundisalvi*, « Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen âge », 82, 2015, pp. 7-22. Les œuvres originales de Gundissalinus comprennent : DOMINICUS GUNDISSALINUS, *Tractatus de anima*, éd. J. T. MUCKLE, « Mediaeval Studies », 2, 1940, pp. 23-103 ; DOMINICUS GUNDISSALINUS, *De processione mundi*, M. J. SOTO BRUNA, C. ALONSO DEL REAL éds. et trads., *Colección de Pensamiento Medieval y Renacentista* 7, Pamplona 1999 ; DOMINICUS GUNDISSALINUS, *Über die Einteilung der Philosophie / De divisione philosophiae*, A. FIDORA, D. WERNER éds. et trads., Herders Bibliothek des Philosophie des Mittelalters 11, Freiburg i. Br. 2007. Pour l'utilisation de doctrines avicenniennes dans les œuvres personnelles de Gundissalinus voir l'article de N. Polloni dans le présent volume.

qui le vit à l'œuvre en collaboration avec Ibn Dawud et Johannes Hispanus. La cohérence avec les thèmes fondamentaux des intérêts de Gundissalinus pourrait également suggérer les raisons du choix des parties du *Šifā'* à traduire, négligeant la succession ordonnée des sommes et des livres, et suivant en revanche des critères d'ordre doctrinal. La traduction isolée du *De diluviiis*, qui serait donc le seul chapitre de la *Météorologie* à avoir été traduit dans le cadre d'un projet de réception, ne surprendrait alors pas, comme c'est le cas pour le livre *De l'âme*.

Deux difficultés principales viennent compliquer l'interprétation du tableau. La première est que le *De diluviiis* n'est jamais mentionné dans les écrits de Gundissalinus. En second lieu, si on s'approche du texte, on remarque que le *De diluviiis* n'est pas une traduction suivie et complète, bien qu'elle ne soit pas non plus classable comme une paraphrase: le trait le plus distinctif lui vient du fait que des passages sont fréquemment et librement raccourcis et d'autres sont omis lorsque le traducteur les considère visiblement superflus pour la compréhension de l'intention du texte. Cet aspect à la fois confirme le but de la version et se justifie en raison de celui-ci, c'est-à-dire du fait que l'intention de la traduction n'est pas, en première instance, de traduire Avicenne mais de rendre disponible un écrit utile à l'interprétation d'un objet textuel donné, notamment une source faisant autorité au sujet de la science naturelle, de la cosmologie, et de la connaissance de la nature de l'âme humaine. Mais ce trait est aussi un facteur caractérisant de la technique de traduction. Dominicus Gundissalinus est d'ordinaire un traducteur fidèle et littéral, qui n'abrége pas son modèle et ne s'éloigne pas de la traduction mot à mot; cependant deux exceptions à cette règle peuvent être mentionnées: la traduction de l'*Énumération des sciences* d'al-Fārābī, dont l'attribution est certaine<sup>21</sup>, et les deux derniers chapitres de la *Métafysique* du *Šifā'*, qui sont abrégés en raison de leur caractère « islamique »<sup>22</sup>. Le *De diluviiis* pourrait venir s'ajouter à celles-ci.

À ce propos, on remarque que les raccourcis rappellent le mode de travail d'Alfred de Sareshel, que l'on constate dans son *De mineralibus*, sous la forme d'une extrême synthétisation de la formulation d'une phrase et de l'intervention sur son modèle, en adaptant et remaniant des passages. Toutefois, il me semble que mis à part le fait d'être deux traductions faites *ad hoc*, les motivations doctrinales et l'intention textuelle auxquelles répond la version du *De diluviiis* semblent s'éloigner un peu de celles qui caractérisent l'œuvre d'Alfred. Ce dernier n'était certes pas étranger aux lectures philosophiques fondamentales comme le

<sup>21</sup> D. N. HASSE, *Abbreviation in Medieval Latin Translations from Arabic*, dans R. WISNOVSKY, F. WALLIS, F. C. FUMO, C. FRAENKEL éds., *Vehicles of Transmission, Translation, and Transformation in Medieval Textual Culture*, Turnhout 2011, pp. 159-172.

<sup>22</sup> Cf. BERTOLACCI, *The reception of Avicenna* cit.

*Timée*, qui figure parmi les sources de son commentaire au *De plantis* et du *De motu cordis*<sup>23</sup>. Néanmoins, ses intérêts doctrinaux et son activité de traduction, liée au programme de Gérard de Crémone, ne s'écartent pas de l'œuvre d'Aristote et de sa réception. La traduction du *De diluviiis* serait une version accidentelle, faite *en passant*, occasionnée par la maîtrise et le recours du traducteur au *Šifā'* en tant que source pour la connaissance et l'interprétation d'Aristote, et notamment de sa *Météorologie*. De plus, sur le plan textuel, même si le *De diluviiis* est un chapitre assez court n'offrant pas une riche base stylistique et terminologique de comparaison sur laquelle fonder des conclusions irréfutables, il ne montre aucune ressemblance évidente avec les habitudes marquant les traductions d'Alfred.

Entre les deux protagonistes, l'habitude et la technique du raccourci et des abréviations textuelles pourrait faire entrer en scène un autre traducteur, Michel Scot (1175 ca-1236)<sup>24</sup>. Bien que ce dernier ait été impliqué particulièrement dans la transmission des commentaires d'Averroès, il faut rappeler que la première phase de son activité est liée à la cathédrale de Tolède, aux sources disponibles dans sa bibliothèque et à l'entreprise de traduction qu'y était menée. À Tolède, où il est peut-être arrivé vers 1200, Michel Scot a traduit le *De motibus caelorum* d'Al-Bitrūğī en 1217 et le *De animalibus* d'Aristote ; cette dernière traduction n'est pas datée mais elle doit avoir été complétée avant le départ de l'auteur pour l'Italie, vers 1220<sup>25</sup>. C. Burnett a souligné la continuité probable de la version du *De animalibus* avec le programme de traduction d'Aristote de Gérard de Crémone, qu'elle complète venant après les livres sur les météores et les plantes qui avaient fait l'objet du travail d'Alfred de Sareshel<sup>26</sup>. Dans ce même contexte géographique et chronologique semble devoir se situer également la traduction du *De animalibus* du *Šifā'*, qui n'avait pas été traduit par Gundissalinus et ses collaborateurs et dont la lecture complétait le travail de Michel Scot sur le traité d'Aristote. La dédicace à l'empereur Frédéric II qui accompagne cette version dans les témoins conservés a sans doute pu avoir été ajoutée par la suite, par le traducteur lui-même. Pour revenir donc aux abréviations textuelles, l'une des caractéristiques relevées dans les traductions des commentaires d'Averroès par Michel Scot sont les raccourcis et les omissions de phrases ou de brefs paragraphes contenant des informations considérées superflues et négligeables pour la compréhension du texte, sans pour autant que ce dernier soit résumé ou paraphrasé<sup>27</sup>. Ces traits

<sup>23</sup> Cf. Nicolaus Damascenus *de Plantis Five Translations* cit.

<sup>24</sup> D. N. HASSE, *Latin Averroes Translations of the First Half of the Thirteenth Century*, Olms, Hildesheim 2010.

<sup>25</sup> C. BURNETT, *Michael Scot and the Transmission of scientific Culture from Toledo to Bologna via the Court of Frederick II Hohenstaufen*, « *Micrologus* », 2, 1994, pp. 101-126.

<sup>26</sup> BURNETT, *The Coherence* cit., p. 262.

<sup>27</sup> Cf. HASSE *Abbreviation in Medieval Latin Translations* cit.

caractéristiques se retrouvent dans le *De diluviis* qui est un texte sensiblement plus court que l'original et plus facilement lisible, en raison des coupures qui en conservent les points cruciaux de l'argumentation. Cet aspect, à côté du lien indiscutable avec les entreprises de traduction tolédanes, porterait à identifier Michel Scot comme possible traducteur. Sous une perspective textuelle, les recherches récentes de Dag N. Hasse<sup>28</sup>, visant à l'identification des traducteurs des versions anonymes du XII<sup>e</sup> siècle par une approche philologique basée sur la stylométrie computationnelle comparant, à l'aide d'un logiciel, des particules de liaison, de conjonctions, des mots et des locutions brèves caractéristiques d'un auteur, semblent supporter cette possibilité d'attribution (tandis que en ce qui concerne les deux autres traducteurs, Alfred et Gundissalinus, les indices philologiques sont respectivement nuls et très faibles). Il faut rappeler, toutefois, que la base textuelle représentée par le *De diluviis* est assez réduite et de ce fait les correspondances relevées ne peuvent pas, à mon avis, être considérées comme une preuve absolument concluante, mais elles représentent un indice de plus supportant l'enquête historique et textuelle.

En résumant les éléments relevés, la traduction du *De diluviis* montre une dépendance bien distincte de la réflexion cosmologique et ontologique caractérisant le milieu culturel tolédan de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Par cet aspect doctrinal, elle s'insère de manière tout à fait cohérente dans le projet intellectuel de Gundissalinus, tels qui le dévoilent à la fois ses écrits personnels et les traductions qu'il a accomplies. Aussi, l'attribution à Gundissalinus permettrait d'expliquer le choix des parties du *Šifā'* à traduire et le caractère discontinu de la réception. Il resterait à expliquer pourquoi le *De diluviis* a été transmis seul sans un lien explicite avec les traductions des autres parties du *Šifā'* par Gundissalinus et sans l'attribution à ce dernier. Le lien avec le milieu tolédan est aussi le dénominateur commun des deux autres hypothèses d'attribution, renvoyant à Alfred de Sareshel ou à Michel Scot, bien qu'avec des enjeux doctrinaux motivant la traduction bien moins solides par rapport à ceux qui ont été relevés à propos de Gundissalinus. Dans les deux cas le *De diluviis* serait une version collatérale qui ne se justifierait pas par la cohérence avec un projet intellectuel personnel. En ce qui concerne Alfred de Sareshel, la traduction du *De diluviis* serait la conséquence accessoire de sa connaissance du *Šifā'* supportant son activité de traducteur d'Aristote et de commentateur. Quant à Michael Scot, la continuité avec l'activité de traduction de ses proches prédécesseurs est le facteur qui semblerait expliquer ses versions tolédanes, sous une perspective regardant conjointement aux deux axes de l'activité de traduction du XII<sup>e</sup> siècle, autour de Gérard de Crémone, pour la réception d'Aristote, et autour

<sup>28</sup> Cf. HASSE, *Notes on Anonymous cit.* (voir note n. 20).

de Dominicus Gundissalinus, pour la réception d'Avicenne. Il est plausible que Scot, accoutumé à la lecture du *Šifā'* en tant que complément à celle d'Aristote — comme le montre sa traduction du *De animalibus* — ait été poussé à rendre accessible à ses contemporains le *De diluviiis*, une autre partie cruciale de l'œuvre d'Avicenne qui n'avait pas fait l'objet de l'activité des traducteurs auparavant. En vertu de cette hypothèse d'attribution, la traduction serait un peu plus tardive et devrait être située dans les deux premières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle.

3) La troisième phase de réception de la cinquième partie de la physique du *Šifā'* prend forme dans le cadre de la reprise et de l'achèvement, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, de l'entreprise de traduction de l'ouvrage d'Avicenne par Gundissalinus et ses collaborateurs, remontant au siècle précédent<sup>29</sup>.

Nulle mention n'est faite, dans l'unique manuscrit conservant la traduction (ms. Urb. Lat. 186), des raisons qui ont motivé l'entreprise. L'évêque Gonzalo Perez (Garcia) Gudiel (1238/39-1298)<sup>30</sup> est la figure charnière de la mise en œuvre du projet de traduction des livres naturels du *Šifā'* — et de retraduction, pour les versions partielles qui existaient déjà en latin — qu'il a commandité à Juan Gonzales de Burgos et à un certain Salomon. Natif de Tolède, où il a reçu sa première éducation mozarabe, il étudia sans doute à Paris dans les années 1252-58, où il obtint le titre de *magister artium* en 1259 ; ayant quitté Paris, il fut actif à l'université de Padoue dans les premières années 1260. Chanoine et archidiacre de la cathédrale de Burgos et puis de Tolède, il fut nommé évêque de Burgos en 1275 et successivement archevêque de Tolède en 1280, en complément d'une carrière internationale de renommée qui l'amena notamment en Italie, à plusieurs reprises, au sein de la curie papale. L'œuvre d'Avicenne figure parmi les livres appartenus à Gonzalo Perez Gudiel, déjà dans une liste de 1273<sup>31</sup>. La physique était une somme du *Šifā'* dont l'importance et l'intérêt étaient majeurs, et dont la traduction latine était largement lacunaire<sup>32</sup>. Les deux traducteurs chargés par l'évêque reprirent le travail là où Ibn Dawud et Dominicus Gundissalinus s'étaient arrêtés et traduisirent les parties qui n'étaient pas accessibles à la lecture en latin : *Physique III* (les trois derniers chapitres du livre III et le livre IV n'ont fait l'objet d'aucune traduction latine), *De generatione et corruptione*, *De*

<sup>29</sup> Cf. l'article de Jules Janssens dans le présent volume.

<sup>30</sup> F. J. HERNÁNDEZ, P. LINEHAN, *The Mozarabic Cardinal. The Life and Times of Gonzalo Pérez Gudiel*, SISMEL-Editioni del Galluzzo, Firenze 2004. Voir également, *Avicenna latinus, Liber tertius naturalium. De generatione et corruptione*, éd. S. VAN RIET, Peeters - Brill, Louvain la Neuve - Leiden 1987, p. 65 ss.

<sup>31</sup> Cf. HERNÁNDEZ, LINEHAN, *The Mozarabic Cardinal* cit., p. 481.

<sup>32</sup> A propos de l'intérêt accordé aux différentes parties du *Šifā'* par les traducteurs et aux choix de traduction, on rappelle que la traduction de la *Logique* est aussi largement lacunaire (une seule section a été traduite en latin ; cf. *supra*, p. 333 et p. 339, n. 20) ; les *Mathématiques* ont été complètement négligées.

*actionibus et passionibus*, et *Météorologie*<sup>33</sup>, dont ils traduisirent aussi, à nouveau, les chapitres qui circulaient déjà dans les deux traductions-adaptations rédigées au siècle précédent. La double traduction de ces seules parties confirme le fait que leur première version latine était clairement perçue comme indépendante et disjointe de l'œuvre d'Avicenne et de sa traduction de référence, et que comme telle elle circulait, sans que nos traducteurs en tiennent le moindre compte<sup>34</sup>.

Les noms des traducteurs et du commanditaire sont explicitement documentés dans le ms. Urb. Lat. 186 (f. 83r), le seul exemplaire connu de cette traduction complète, dans l'*explicit* du premier livre des livres naturels et l'*incipit* du deuxième livre. L'attribution à ces mêmes traducteurs des autres livres est discutée et démontrée par Alonso Alonso<sup>35</sup>. Voici le texte :

« Explicit Liber sufficientiae phisicorum Avicennae translatus a magistro Johanne Gunsalvi de Burgos et Salomone de arabico in latinum. Ad preceptum reverendissimi patris ac Domini Domini Gunsalvi episcopi Burgensis qui est civitas in Hispania.

Sequitur ac incipit eiusdem Avicennae liber De caelo et mundo. Ab eodem magistro Iohanne Gunsalvi de Brugis [sic] translatus et dicitur secundus naturalium ».

En tant que telles, ces notes de clôture (du premier livre) et de début (du deuxième livre) risquent de ne représenter qu'un passage de l'inconnu à l'inconnu car les deux personnages mentionnés en tant que traducteurs ne sont connus qu'en relation à cette version et le fait de pouvoir les nommer ne représente pas, en soi, un élément significatif. Si on interprète les informations à propos de cette entreprise en les combinant avec les indications venant du manuscrit et avec des indices indirects, toutefois, il est possible d'avancer quelques considérations. Gonzalo Perez Gudiel a été évêque de Burgos entre 1275 et 1280 et c'est donc pendant les années où il recouvrerait cette charge que la traduction a été effectuée. On sait qu'il séjourna en Italie, auprès du pape, pendant les trois dernières années de cette période. La précision à propos de la localisation de la ville de Burgos, dans le manuscrit, pourrait indiquer que la traduction a été faite à l'intention des interlocuteurs italiens de l'évêque, pendant l'un de ses séjours dans la péninsule, et réduire encore plus l'intervalle chronologique de sa production, entre 1277 et 1280. Toutefois, il est aussi possible que la précision géographique soit un ajout plus tardif, œuvre d'un copiste postérieur.

<sup>33</sup> Une traduction de la section botanique est attestée, dont l'attribution est incertaine. Cf. BERTOLACCI, *The reception of Avicenna* cit.

<sup>34</sup> Est-il envisageable que l'évêque Gudiel, étant donné le contexte de sa formation, et la circulation et la fortune notables des deux traductions indépendantes n'en ait pas eu connaissance ?

<sup>35</sup> Cf. ALONSO ALONSO, *Las traducciones* cit.

Si la ville de Burgos est bien le lieu de la traduction, elle l'est en tant que pôle satellite de Tolède : c'est de Tolède, de son projet et de sa bibliothèque, que vient l'intention de la traduction ; celle-ci est véhiculée par l'évêque Gonzalo Perez Gudiel, un personnage très bien inséré, par ses ancêtres évêques, sa formation, ses intérêts intellectuels et sa carrière, dans la vie culturelle de la cathédrale et dans le contexte doctrinal de son époque. Sa vie l'a amené dans les centres culturels les plus importants de Tolède, Paris, Padoue où il est entré en contact avec Albert le Grand, Thomas D'Aquin et peut-être Guillaume de Moerbeke, et a constitué sa bibliothèque. La traduction est donc sans doute, par la figure de son commanditaire, un produit de l'écho du projet de traduction du siècle précédent, mais elle indique également que dans le dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle l'intérêt pour Avicenne et notamment pour ses écrits physiques jouissait d'une certaine vitalité. Cependant, somme toute, le caractère de la commande était marginal, à côté de l'exploit de la réception des commentaires d'Averroès, qui marque le changement du climat philosophique et des sources qui attirent l'intérêt des intellectuels. La circulation de cette traduction a été manifestement très limitée et son influence a été, pour ce qu'on est en mesure d'affirmer sur la base des connaissances actuelles, pratiquement nulle.

#### APPENDICE. LE MS. URB. LAT. 186 ET LA COPIE QU'IL CONTIENT<sup>36</sup>

Le manuscrit est une copie assez tardive, coûteuse et soignée, en deux volumes (Urb. Lat. 186 et 187), faite pour le duc d'Urbino Frédéric de Montefeltre et donc datable entre 1474 et 1482<sup>37</sup>. Le ms. Urb. Lat. 186 contient la traduction de Juan Gonzales de Burgos et Salomon de la philosophie naturelle du Šifā : *Physique*, *De celo et mundo*, *De generatione et corruptione*, *De actionibus et passionibus*, et *Liber Metheorum*. Le second volume contient la traduction de la *Métaphysique* et du *De anima* par Gundissalinus et ses collaborateurs, et celle du *De animalibus* par Michel Scot.

En concentrant l'attention sur la *Météorologie*, la subdivision du texte correspond à celle de l'arabe, en deux livres : le premier consacré à *Ce qui se passe à la surface de la terre* et le second *Sur les événements et les êtres inanimés, au-dessus de la terre*. La seule différence concerne la division en chapitres du deuxième livre : 8 chapitres au lieu de 6 dans l'édition arabe (le troisième chapitre, sur le

<sup>36</sup> Cet appendice présente certains traits caractéristiques du texte de la traduction du XIII<sup>e</sup> siècle, qui ont été remarqués durant la lecture et l'étude des textes arabe et latin menées, depuis 2010-2011, en collaboration avec Jean-Marc Mandosio, dans le cadre de ses séminaires tenus à l'École Pratique des Hautes Études. Cf. aussi les résumés annuels des conférences dans l'Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études : <http://ashp.revues.org/1297>.

<sup>37</sup> Voir la description codicologique dans *Avicenna Latinus : codices*, p. 86.

halo et l'arc-en-ciel, et le cinquième, sur le tonnerre, l'éclair, les étoiles filantes, comportent chacun, en latin, une césure). Cette différence est certainement survenue pour des raisons mécaniques au cours de la tradition latine, et non pas pour une volonté éditoriale; et l'hypothèse qui admettrait le témoignage d'une tradition textuelle différente, arabe ou latine, est à exclure. Notamment, dans le modèle de notre manuscrit, où le texte était suivi, une glose marginale — une rubrique — indiquait le contenu de la partie de texte en question, peut-être la désignant comme un « *capitulum* ». Or cette glose est rentrée arbitrairement dans le texte. Notre copiste s'est aperçu de la glose après avoir déjà copié le début de la phrase correspondant au début de la section: il a donc exponctué le texte qu'il avait déjà copié et a inséré ce qui se trouvait dans la marge, qui finit par devenir le titre du nouveau chapitre.

Une cause matérielle est à envisager aussi à propos de l'autre, unique, différence textuelle: une longue lacune au début du dernier chapitre du second livre, sur les évènements remarquables qui surviennent dans le monde (*De diluviis*). L'omission correspond à environ 16 lignes de texte dans l'édition arabe, soit à peu près 25 lignes de latin, si on établit une proportion entre l'édition et le manuscrit. Aucun signe dans le manuscrit n'indique la lacune ou interrompt la continuité de la copie: certainement il s'agit d'un manque, très probablement matériel, qui affectait déjà le modèle de notre manuscrit sans y être signalé.

Le texte conservé est très corrompu: la stratification d'erreurs mécaniques et interprétatives, pour ne parler que des corruptions dues à la copie et à la transmission, a parfois déformé amplement le texte en le rendant incompréhensible. Ce qui implique, au cours du travail d'édition, des réajustements non négligeables afin de restituer un texte le plus légitimement proche du travail du traducteur.

Notre copiste est tout à fait passif, par rapport à sa tâche: il ne semble pas se soucier de l'intelligence du texte qu'il copie et il n'est pas enclin à l'intervention. Il n'est évidemment pas possible d'évaluer la lisibilité et la qualité de son modèle, et donc la qualité de son propre déchiffrement, mais la copie contient de très nombreuses mélectures qui rendent pénible la lecture de la traduction (*altus* > *alius*; le frottement, *fricatio* > *frigidatio*; un obstacle qui dévie un vent, dans sa montée, *impediens* > *patiens*; le violet, *yndus*, c'est-à-dire indigo, devient vert, *viridis*, ou est confondu avec *iris*, l'arc-en-ciel; l'horizon, *orizon*, devient l'orient, *oriens*; *signatus* devient *sic natus*). Si ces erreurs étaient déjà présentes dans son modèle, le copiste ne s'est pas efforcé de les corriger, alors que certaines auraient pu être rectifiées à partir du contexte.

Dans le quatrième chapitre du second livre (sur les vents) on croise un terme qui a posé beaucoup de problèmes aux copistes latins car il ne se lit jamais dans sa forme présumée correcte, qu'on peut reconstituer grâce à l'arabe. Notre copiste

confirme son attitude inclusive, insérant dans le texte toutes les variantes qu'il trouve dans son modèle, au lieu de trancher : il s'agit des *vents des nuages*. C'est ainsi qu'on nomme les vents qui rassemblent des nuages ou qui, heurtant un nuage, deviennent très forts et prennent la forme de tourbillons. La probable traduction *venti nubales* se trouve corrompue sous les formes : *venti murales* (*venti autem generantes nubem dicuntur venti murales*, f. 167v), *minerales, minerales murales, murales montuales*.

En ce qui concerne la traduction, un trait caractéristique assez récurrent, sont les doubles traductions : des variantes de traductions précisant la sémantique d'un terme. Cet aspect révèle peut-être une certaine inexpérience des traducteurs<sup>38</sup>, mais répond aussi à une intention explicative. En est un exemple, dans le deuxième chapitre du second livre, la traduction de *mušaff* (مشف, « transparent, diaphane »), qui est toujours double et non systématique : *pervium diafanum, clarum sicut cristallum, et clarum et pervium*, dans l'espace de deux lignes (f. 162r). Dans le chapitre suivant, sur le halo et l'arc-en-ciel, on trouve : *pervium lucidum, luciditatem išfāf* (إشفاف), *clarum luminosum* (شاف, šāf).

Si les noms de ville ont posé une difficulté aux traducteurs, qui les lisent mal (par exemple, le nom de la ville de *Tūs*, توس, devient *qaws*, قوس, « arc ») ou jugent opportun, puisqu'ils sont inconnus des Latins, de les remplacer par une vague indication (*in quodam monte*, f. 165r), ils ne cherchent pas systématiquement à dissimuler les traits arabisants du texte, notamment les noms de vents ou de phénomènes optiques. Les noms des villes sont négligeables et c'est le concept qui compte, alors que les noms des phénomènes météorologiques relèvent de la terminologie spécifique de cette science et ne sont pas altérés. Le résultat a représenté un écueil majeur pour les copistes qui se trouvaient face à des mots inconnus et à une orthographe à deviner. Ceci a donné lieu à de faciles altérations successives le long de la tradition. C'est le cas par exemple, parmi les représentations visuelles qui se produisent dans le ciel, des *nayāzik*, نيازك (« lances, barres ») qui partent du soleil<sup>39</sup>. Le mot était certainement translitéré et est devenu dans notre copie *vicath* par corruptions successives. Les traducteurs savaient très bien de quel phénomène il s'agissait et ils l'avaient expliqué à travers une addition : *Sed colores (\*columnae) qui apparent in caelo qui dicuntur vicath sunt etiam ymaginationes* (f. 166r, أما النيازك فإنها أيضًا خيالات). Le mot *columnae* est une reconstruction éditoriale (l'astérisque indique une conjecture) car dans aucune occurrence, dans la traduction, il apparaît correctement transmis, mais

<sup>38</sup> Cf. ALONSO ALONSO, *Las traducciones* cit., pour l'analyse des caractéristiques terminologiques des traducteurs et notamment l'emploi de termes castillans ou des locutions particulières.

<sup>39</sup> Cf. ARISTOTE, *Météorologiques*, III, 6, où sont décrites des sortes de barres lumineuses apparaissant à droite ou à gauche du soleil.

on le trouve corrompu en *calores profundi* (f. 161r), *color ris profundi* (f. 161r), ou *colores* (f. 166r), et ce cumul de corruptions a rendu le passage complètement obscur, en latin.

La translittération, toutefois, n'est pas la norme et le plus souvent les traducteurs se limitent à traduire en latin un terme spécifique; c'est le cas par exemple des parhélies (*šumaysāt*, شعمايات), un autre phénomène optique pris en compte par Avicenne dans le chapitre sur le halo et l'arc-en-ciel, qui consiste en deux répliques de l'image du soleil, placées horizontalement de part et d'autre de celui-ci, sur une circonférence et que les traducteurs ont probablement rendu par *\*soles*, d'après la racine du mot arabe. Ce terme se trouve corrompu en: *dali* ou *delii* (f. 166r).

SISMEL - EDIZIONI DEL GALLUZZO

## ABSTRACT

*The three Latin translations of Avicenna's Meteorology: notes for the history of the text*

The present article deepens the perspective of the paper presented at the conference 'A Crossroad between East and West. The Latin Mediaeval Translations of the *Kitāb al-Šifā'* (Book of the Cure) of Ibn Sīnā (Avicenna)' (Pisa, 2015). It aims to take the Latin tradition of the *Meteorology*, through its different and discontinuous steps of translation, as an observation point to remark some characteristic aspects of the reception of Avicenna's *libri naturales* and of the *Meteorology* among them. As a corollary, the analysis on the place of the *Meteorology* reception underlines the role of Avicenna's text as an authoritative reference of Aristotelianism, supporting the reading and the interpretation of Aristotle and of the ancient sources.

Concerning the phases of the *Meteorology* reception into Latin, the paragraph devoted to the discussion on the authorship of the anonymous translation of the *De diluviosis* aims to verify the hypothesis of attribution, and to examine some significant elements of the doctrinal context and the intention behind the translation, in order to clarify at least part of the system of relations that the translation can reveal. The presentation of some textual and terminological aspects characterising the third phase of translation, through a comparison between the Latin and the original Arabic showing the work of the translators, occupies the last part of the article.

SILVIA DI DONATO, SPHERE (CNRS, UMR 7219)  
sildido@gmail.com

